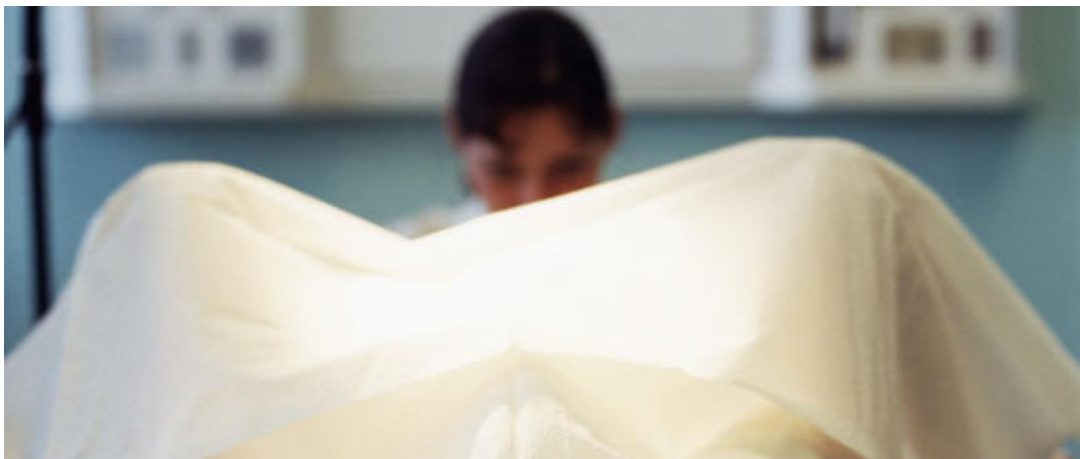


"Bon courage pour trouver une autre gynécologue", des femmes racontent leur calvaire

Par Ophélie Ostermann | Le 10 janvier 2018



+

Témoignages. - En dix ans, le nombre de gynécologues médicaux a chuté de 41,6% en France. Face à cette pénurie de praticiens, des femmes de tout âge se heurtent à des obstacles de taille quand il s'agit de trouver un professionnel et de décrocher un rendez-vous, jouant parfois avec leur santé. Quatre femmes nous racontent leur expérience.

Anne (1) parle d'un «parcours du combattant». C'est ainsi qu'elle résume ses recherches pour trouver une gynécologue, quand la sienne prend sa retraite après l'avoir suivie pendant 30 ans. «C'était il y a deux ans. Quand elle m'en a informée, elle a terminé sa phrase en disant "Je ne suis pas remplacée... et

bon courage à vous pour trouver une autre gynécologue. Sur le moment je n'ai pas porté beaucoup d'attention à sa remarque, mais elle a pris tout son sens par la suite», raconte cette habitante de Clamart (Haut-de-Seine), de 56 ans.

Anne est loin d'être un cas isolé. Et pour cause, les gynécologues médicaux (voir encadré) sont devenus une denrée rare en France. Selon un chiffre cité par *Le Monde* qui publie un dossier sur le sujet, leur nombre a chuté de 41,6% en dix ans, entre 2007 et 2017. Toujours selon le média, le pays compte 6 748 gynécologues pour 28 millions de Françaises de plus de 16 ans.

La situation découle essentiellement de l'arrêt de leur formation entre 1984 et 2003, pour s'harmoniser avec les autres pays européens qui eux, n'ont pas de diplôme de gynécologie médicale. «L'autre problème est que la discipline n'intéresse pas certains obstétriciens qui sont des chirurgiens, et donc davantage tournés vers la technique», complète Pia De Reilhac, gynécologue médicale à Nantes, et présidente de la Fédération nationale des collèges de gynécologie médicale.

"Le docteur ne prend plus de nouvelles patientes"

Gynécologues médicaux, obstétriciens ?

La gynécologie médicale consiste en la prise en charge de tous les problèmes gynécologiques pendant la vie d'une femme. La gynécologie obstétrique concerne quant à elle essentiellement la chirurgie et les accouchements.

Sur le terrain, les conséquences sont rudes et les femmes se heurtent à des obstacles de taille quand il s'agit de décrocher un rendez-vous auprès d'un praticien. Anne par exemple, se dirige d'abord vers celle de ses deux filles,

mais son cabinet se situe à Paris. Pour des raisons pratiques, elle abandonne l'option après la première consultation pour se rapprocher de chez elle. «C'est à ce moment-là que les ennuis ont commencé. La réponse était toujours la même : "Le Dr X ne prend pas de nouvelles patientes", ou la variante : "Le Dr X ne prend que deux nouvelles patientes par mois, mais il faudrait rappeler car son planning est plein pour les six mois à venir"», rapporte-t-elle.

Mathilde, 21 ans, s'est aussi confrontée aux plannings surchargés et aux délais d'attente extrêmement longs qui en découlent. Mal à l'aise avec sa gynécologue habituelle, la jeune femme en cherche une autre, il y a quatre mois. Elle se rappelle en avoir contacté «une vingtaine», à Fontainebleau et à Paris. Quand elle n'essuie pas de refus, elle se voit condamner à patienter neuf mois pour une consultation. «J'ai fini par demander à une amie dont la mère est gynécologue. J'ai eu un rendez-vous, cinq mois plus tard», ajoute la jeune femme, qui se devait de trouver un praticien rapidement pour renouveler sa prescription de pilule.

Une situation lourde de conséquences



Face à la pénurie de gynécologues médicaux en France, les femmes se heurtent à des obstacles de taille pour trouver un praticien et décrocher une consultation.

Photo iStock

Cette pénurie de gynécologues médicaux n'est pas sans danger pour la santé des femmes. La prévention risque d'abord de ne pas être assez assurée. «Nous avons peur pour les jeunes femmes, confie la présidente de la Fédération nationale des collèges de gynécologie médicale, Pia De Reilhac. Elles ne viennent plus, ou ont du mal à trouver un professionnel. On aura donc de moins en moins ce premier entretien avec un gynécologue médical, qui permet de parler de contraception, de vaccination, d'antécédents familiaux, de sexualité... On s'aperçoit ainsi qu'il y a un déni au niveau des maladies sexuellement transmissibles. Sans oublier que l'on sait que lorsque la première consultation se passe bien, le suivi se fait. Tout cela va se perdre.»

Michèle Scheffler, gynécologue médicale à Nancy, milite depuis dix ans pour que ses confrères et consœurs soient plus nombreux. Elle voit dans la situation actuelle un recul du droit des femmes à se faire soigner. Au quotidien, la professionnelle s'alarme de «rencontrer beaucoup de pathologies avec un retard de diagnostic, de prise en charge, de traitement ; qu'il s'agisse de cancers ou d'infertilité par exemple.»

“

Je rencontre beaucoup de pathologies avec un retard de diagnostic

Dr Michèle Scheffler

”

Pia De Reilhac pointe aussi du doigt le manque de surveillance des risques de cancers qui peuvent toucher la femme tout au long de sa vie, ainsi que le mauvais suivi de celles qui ont eu un cancer. «Elles sont généralement surveillées dans le centre qui les traite pendant les premières années, donc deux fois par an, mais ce dernier ne peut pas les garder. Si les gynécologues ne sont pas là pour prendre le relais, attention aux récurrences.» C'est ainsi qu'Anne, suivie à l'Institut Curie (Paris) depuis 24 ans pour un cancer du sein,

n'a pas eu de frottis depuis deux ans. «La situation pose aussi problème au niveau de la prise en charge de la ménopause. Pourquoi se retrouve-t-on avec de plus en plus de fractures du col du fémur depuis dix ans ?», s'interroge la professionnelle.

Enfin, le manque de gynécologues médicaux peut handicaper les femmes dans leur contraception. En octobre dernier, Apolline, 26 ans, quitte Perpignan pour habiter à Mulhouse (Haut Rhin). Elle a besoin d'une consultation gynécologique pour changer son implant contraceptif, arrivé à son terme après trois ans d'utilisation. Elle en appelle trois, se confronte aux refus ou aux délais d'attente de minimum deux mois. «Je me suis dit que j'allais devoir prendre rendez-vous à Nancy où réside ma mère, à 200 km de chez moi, et donc poser des vacances pour m'y rendre. J'ai finalement décroché un rendez-vous avant, auprès du seul praticien qui me proposait une consultation dans la semaine. Cela s'est moyennement bien passé. Il avait de mauvais commentaires sur Google, il parlait mal français, je ne le comprenais pas toujours. Il n'était pas très agréable, ni très délicat», se souvient-elle.

Des alternatives encore trop méconnues

Selon les prévisions de l'Ordre des médecins, les gynécologues médicaux seront 531 en 2025, sur tout le territoire. Pour endiguer le phénomène, les professionnels en appellent d'abord à l'ouverture de plus de postes, «au moins 120 par an, estime la gynécologue Michèle Scheffler. En comptant les stages et l'internat, les jeunes gynécologues médicaux seront certes sur le terrain dans dix ans, mais c'est un délai nécessaire.»

En attendant, plusieurs solutions restent méconnues de la plupart des femmes. «Il ne faut pas oublier que l'on peut consulter son médecin traitant, ou un médecin généraliste spécialisé en gynécologie», rappelle Pia De Reilhac. Le Dr Scheffler rappelle quant à elle qu'il existe également des consultations de gynécologie à l'hôpital public.

“

On peut consulter son médecin traitant, ou un généraliste spécialisé en gynécologie

Dr Pia De Reilhac

”

Enfin, et ce même si le sujet fait débat auprès des gynécologues médicaux, «toute femme en bonne santé», sans pathologie ni antécédent, nous précise l'Ordre des sages-femmes, peut recourir à une sage-femme libérale. Depuis 2009, leurs compétences se sont élargies, les professionnelles peuvent ainsi assurer un suivi gynécologique de prévention et de contraception. Un suivi de routine, en somme. En pratique, cela se traduit par «un dépistage du cancer du col de l'utérus, par le frottis, et le dépistage du cancer du sein, par l'examen clinique et les examens complémentaires. Nous prescrivons aussi la contraception et la contraception d'urgence. Enfin, certaines sages-femmes, si elles sont conventionnées, prescrivent l'IVG médicamenteuse, indique Céline Kirsch, sage-femme libérale à Pugnac (Gironde). En revanche, dès qu'une pathologie se présente, nous adressons la patiente à un(e) gynécologue ou parfois à son médecin traitant. Ainsi, si une patiente présente des antécédents, comme de l'hypertension ou du diabète, nous ne pouvons pas la suivre. Si les résultats d'un frottis sont anormaux, nous réorientons vers un gynécologue, si un examen quelconque montre une anomalie, nous pouvons prescrire un examen complémentaire, puis en fonction des résultats, nous adressons la femme à un gynécologue.»

Installée dans cette commune rurale du Sud-ouest de la France depuis 2013, la professionnelle affirme que la demande pour un suivi gynécologique classique est croissante dans son cabinet. «Généralement, ce sont des patientes que j'ai suivies durant leur grossesse et qui, au détour d'une conversation, me disent qu'elles n'ont pas réussi à avoir une consultation auprès d'un gynécologue. Souvent, elles ne savent pas que je peux m'en occuper. Et puis certaines viennent volontairement, parce qu'elles trouvent que les consultations avec une sage-femme sont plus longues, moins chères, qu'elles se sentent plus à l'écoute, et qu'il est très rare d'avoir des

dépassements d'honoraires», complète la professionnelle, tout en ne généralisant pas.

À 31 ans, Pauline n'est plus suivie par un gynécologue mais par une sage-femme libérale. «L'année dernière, trois mois avant mon accouchement, j'ai appelé ma gynécologue pour prendre un futur rendez-vous. J'ai pris de l'avance parce que je savais que les délais étaient très longs, en moyenne six mois d'attente, deux semaines pour une urgence. La secrétaire m'a dit qu'elle abandonnait la gynécologie médicale pour se concentrer sur d'autres actes», raconte la trentenaire. Avant de s'atteler à trouver un autre praticien, la jeune femme en discute avec la sage-femme qui l'a suivie durant sa grossesse. Cette dernière lui apprend qu'elle peut s'en occuper. Pauline accepte. « Ce qui me plaît c'est l'approche plus globale, plus psychologique des sages-femmes.»

(1) Les prénoms ont été modifiés.

Les 11 femmes les plus puissantes selon le N^{ew} York Times

En images



En vidéo, "Tampon, notre ennemi intime", la bande-annonce

La rédaction vous conseille :

Accouchement, et si nous méritions mieux ?

Implant Essure : "Mon corps est une épave"

Violences obstétricales : comment sages-femmes et gynécologues vivent la polémique

Tags : Femme, Santé, gynécologue

À PROPOS DE L'AUTEUR

Ophélie Ostermann



Journaliste

SES DERNIERS ARTICLES

"Bon courage pour trouver une autre gynécologue", des femmes racontent leur calvaire

Accouchement, et si nous méritions mieux ?

Pourquoi certaines personnes ne parlent que d'elles ?

© Madame Figaro

